

Retour analytique et pratique sur le concept de Nouvelle Brachylogie

Fès 10-12 avril 2025

langage

UMONS
Université de Mons



Catherine GRAVET,
L'esprit de Colpach



Faculté
de Traduction
et d'Interprétation
Ecole d'Interprètes
Internationaux

Introduction Brachylogie / conversation

Dialogue, entretien, discussions.

Action de tourner et retourner quelque chose, commerce, intimité, fréquentation

Entrer en communication avec autrui, interaction avec autrui en vue de construire ensemble un propos, un texte, une matière

Montaigne dit préférer perdre la vue plutôt que l'ouïe ou la parole, ce qui l'empêcherait de pratiquer la conversation

Siècle des Lumières : conversation = arme de combat, pour la liberté et la tolérance religieuse

Pièce maîtresse de l'éducation des filles ?

Conversation / brachylogie (on parle pour ne rien dire) / Que reste-t-il d'une conversation ?)

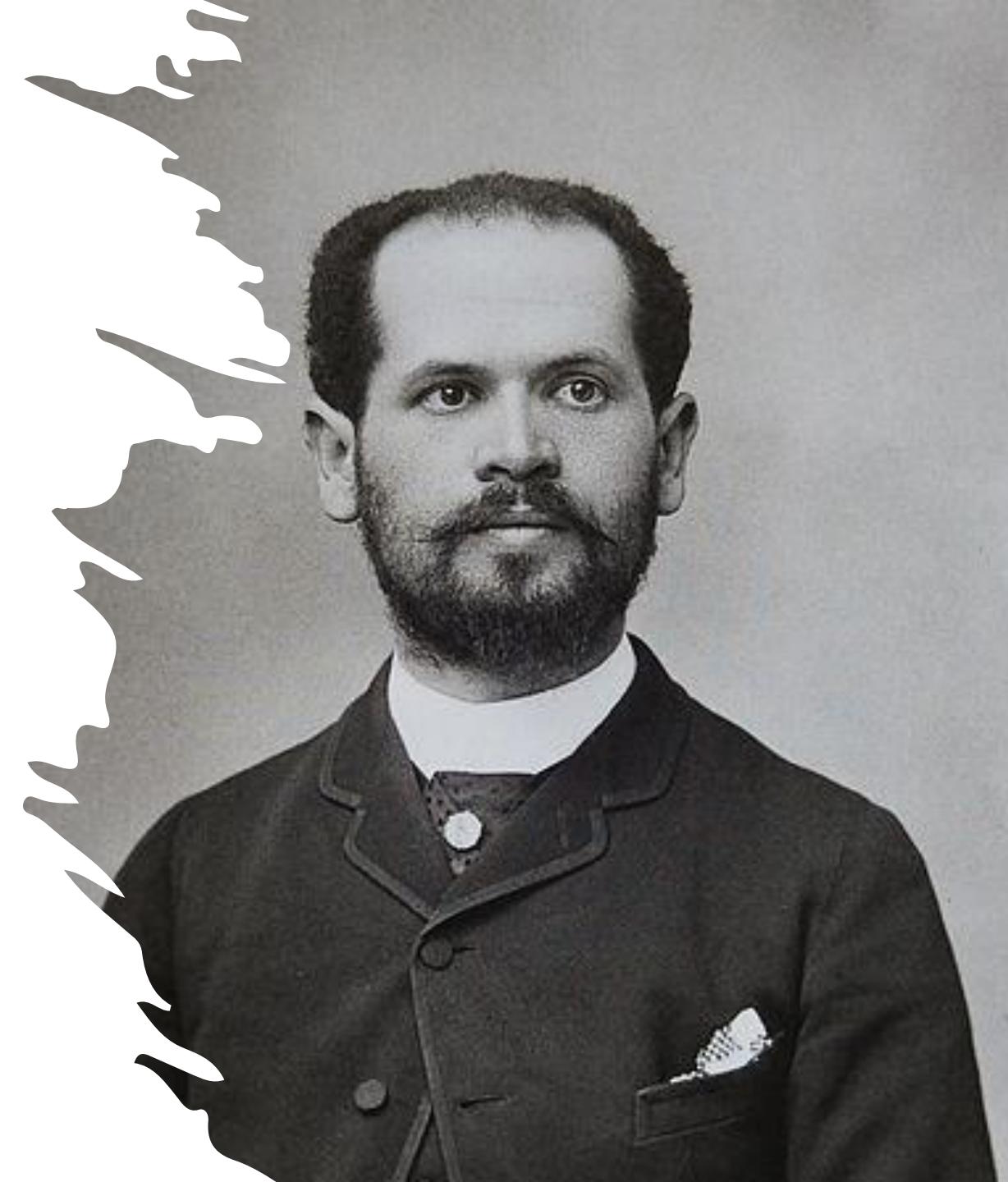
Socrate / maïeutique : la conversation est censée faire émerger la vérité

La Vérité sortant du puits
Jean-Léon Gérôme, 1896



Paul Desjardins (Paris, 1859- Pontigny, 1940)

- L'Union pour l'Action Morale (1892),
- L'Union pour la Vérité (1905),
- Les Décades de Pontigny (1910)



Pontigny

- Abbaye cistercienne du XIIe siècle
- Réunions intellectuelles de 1910 à 1914, puis de 1922 à 1939



La Nouvelle Revue française

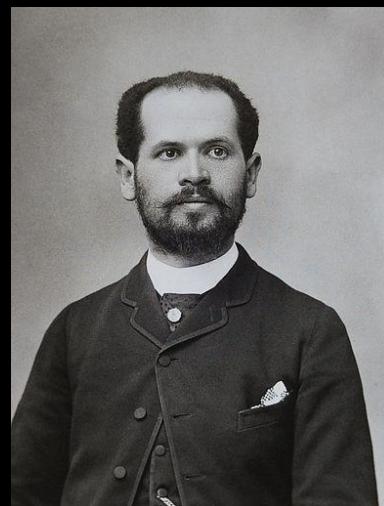
- 1908
- André Gide, Jean Schlumberger, Marcel Drouin, Jacques Copeau, André Ruyters, Henri Ghéon.





**Aline Mayrisch,
Marie Delcourt,
Alexis Curvers**

• À Pontigny...





Et à Colpach

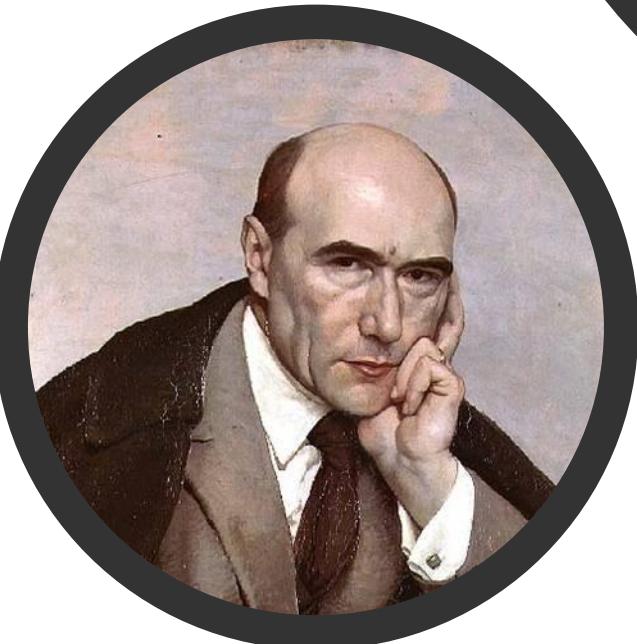


Ancienne forteresse médiévale, le château de Colpach (Grand-Duché de Luxembourg) est acheté en **1917** par l'industriel Émile Mayrisch (1862-1928), fondateur du groupe sidérurgique ARBED.



Cercle de Colpach

- Aline Mayrisch de Saint-Hubert, dite Loup
- André Gide, Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger...
- Maria Van Rysselberghe, la Petite Dame

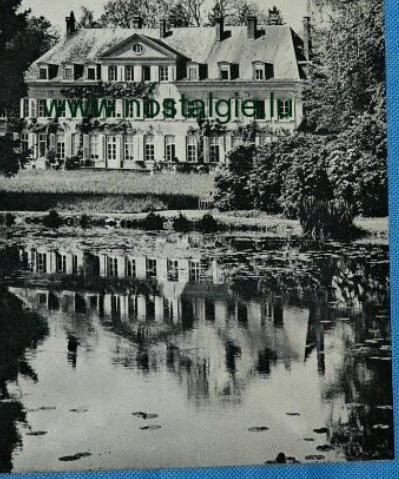
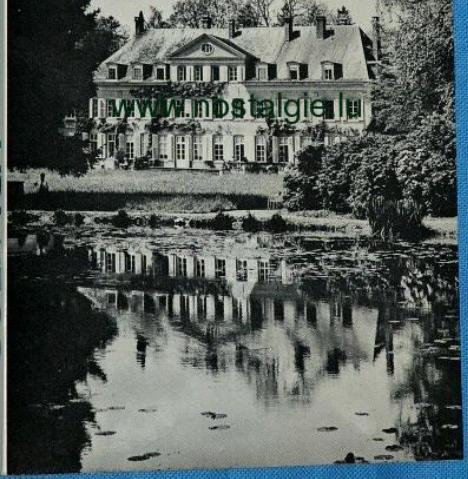




Loup et Marie (amitié, correspondance)

Colpach, un lieu « où l'on s'efforça de créer ou d'entretenir des **pensées de paix**, des projets capables d'intéresser **les hommes sans distinction de nationalité**, des plans qui non seulement **ne tinssent pas compte des frontières**, mais qui même ne fussent réalisables qu'à condition de les abaisser. [...] L'esprit de Colpach était l'esprit même de la nouvelle Europe. M. et Mme Mayrisch n'avaient qu'à vivre et agir, chacun selon son dessein propre, pour donner à ceux qui venaient se reposer quelques jours dans leur **belle et accueillante maison** les plus fécondes leçons. [...] Le visiteur auquel s'ouvrait cette maison extraordinaire n'avait jamais l'impression d'en interrompre les activités, mais, par un **miracle d'hospitalité**, il s'y trouvait mêlé et s'en enrichissait presque sans s'en apercevoir...

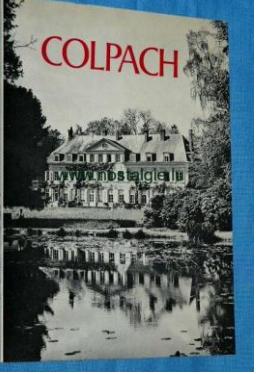




Marie Delcourt, « L'esprit de Colpach », pp. 30-34.

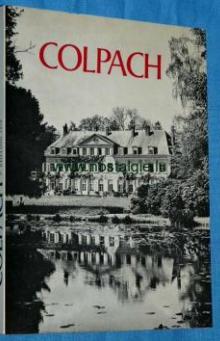
[Mme Mayrisch] causait avec des infirmières [...] la directrice d'un lycée de jeunes filles [...]

Une conversation le soir, autour de la grande cheminée du fumoir, lui révélait un aspect inattendu de la vie luxembourgeoise, moins que ce ne fût de l'enseignement primaire ou de la politique locale ou de l'élevage du cheval de trait. Un hôte étranger donnait lecture de son dernier roman; un sociologue commentait la 5e symphonie après avoir discuté sur la pêche à la truite avec le maître du lieu et, avec la maîtresse, des conséquences morales de l'assurance-maladie ou de la poésie de Hölderlin. Une grande jeune fille aux cheveux bruns et aux yeux bleus exprimait d'une voix mesurée, mais sans aucun respect pour les conceptions généralement reçues, des critiques audacieuses et des plans plus audacieux encore; à quoi un vieil ami et voisin apportait le contre-point de son esprit sarcastique: « Oui, je suis réactionnaire, et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas l'être encore davantage. » Même cela était une des composantes nécessaires de l'esprit de Colpach où utopisme et tradition faisaient alternativement leur partie, de même que Saint-Simon et Nietzsche fraternisaient sur les rayons de la bibliothèque.

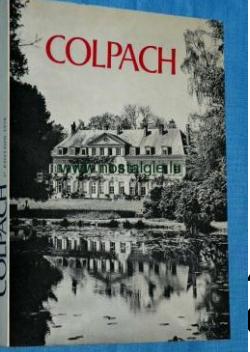


Le don personnel d'Aline Mayrisch [...] la portait vers l'intelligence pure. Née dans une époque moins troublée, dans un autre pays, dans un autre milieu, elle se serait probablement consacrée tout entière à ses études de philosophie pour lesquelles elle était éminemment douée. C'est l'après guerre, le Luxembourg et Colpach qui firent d'elle la grande Européenne que nous avons connue. **Comment se confiner dans des recherches purement abstraites quand on vit sur la ligne de faîte entre deux cultures, dans un pays qui est comme un belvédère élevé d'où l'on découvre tous les problèmes environnants, en un temps où ces problèmes révèlent à une inquiétude enfin éveillée leurs aspects les plus urgents? [...]**

Elle puisait une partie de son élan dans **l'espérance**, cette espérance qui restera pour nous tous comme la caractéristique même des **années 1920-1930**, et dont la chaleureuse personnalité d'Émile Mayrisch est dans nos mémoires comme le vivant symbole. Espérance positive et agissante, qui attend moins des événements qu'elle n'est prête à les faire participer de sa propre richesse.



À mesure que la seconde **guerre** semblait probable, puis inévitable, l'activité d'Aline Mayrisch se nuança d'une **angoisse** à laquelle ses amis étaient sensibles, même si elle arrivait à la dominer en présence d'étrangers. C'est qu'en effet des menaces chaque jour grandissantes atteignaient ce que notre amie avait de plus cher au monde, c'est-à-dire **toutes les espérances qui avaient constitué l'esprit de Colpach**. Mais, plus loin encore, elles dirigeaient leur pointe la plus mortelle **contre notre civilisation elle-même**. Et la méditation sur **la précarité des civilisations** est une de celle qu'Aline Mayrisch avait le plus approfondie, un des thèmes sur lequel on doit le plus regretter qu'elle n'ait laissé **aucune réflexion écrite**. [...] Aline Mayrisch sentait vivement **combien il faut peu de choses pour qu'une civilisation soit envahie par le sable**. Et **Colpach**, aux années bénies de l'espérance, avait représenté une telle **fleur de civilisation** qu'on pouvait bien, en se l'imaginant livrée à la faux, sentir trembler ses genoux. [...] Elle savait très bien que, ce qui était suspendu au-dessus de nous tous, **c'était bien autre chose encore et beaucoup plus qu'une guerre**: une épreuve capable **de briser, non seulement les espoirs qu'elle-même, après son mari, avait tant contribué à faire vivre, mais les principes mêmes, la conception de l'homme et du destin** desquels ces espoirs avaient résulté. Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur ces considérations.



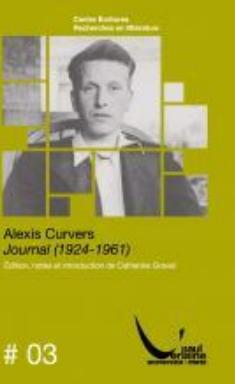
Aline Mayrisch souffrit et déclina au cours de ces années où elle dut voir **son pays occupé, la France affaiblie, l'Allemagne d'abord démesurée et monstrueuse, puis détruite, l'emploi d'armes inhumaines, une guerre terminée sans contrat pour fonder la paix.** Ceux qui l'aimaient et l'entouraient, virent chacun de ces événements marquer sur elle son ravage. Une activité heureuse avait doublé ses forces à l'époque où **l'esprit de Colpach** rayonnait dans sa jeune vigueur. Des coups trop durs atteignaient à la fois cet esprit et celle qui en restait dépositaire. Il serait faux de dire qu'elle ait jamais désespéré.

- Karin Pozzi, parlant de sa propre mort qu'elle imagine, emploie cette formule: « **Quand le présent dont je suis revêtue aura trahi.** » Ce qui trahit Aline Mayrisch, ce ne furent pas seulement ses forces corporelles, mais cet autre *présent qu'il l'avait revêtue, ce monde nouveau auquel elle-même et son mari avaient cru et duquel ils avaient voulu être les ouvriers. Colpach s'était trompé en imaginant son Europe pour le lendemain. C'était d'après-demain ou du jour suivant qu'il aurait fallu parler, en acceptant de n'être point de ceux qui verraien la terre promise.*
- Ainsi, les mages qui suivaient l'étoile ont dû croire plus d'une fois qu'elle avait terminé sa trajectoire et qu'on était enfin arrivé. Peut-être y en eût-il même qui, sur la route, moururent de fatigue. C'est ainsi qu'Aline Maurisch nous quitta, en un moment où elle pouvait croire qu'elle n'avait plus rien à faire dans le monde qu'elle laissait. Mais **son esprit nous reste** et nous unit en une pieuse méditation.

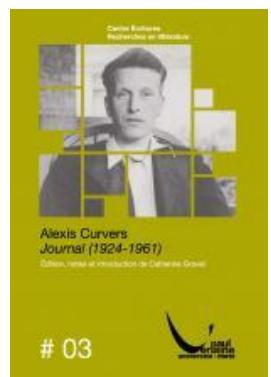
- Ernst-Robert Curtius (1886-1956), ami des Mayrisch, historien, professeur à Heidelberg. André Gide appréciait le critique littéraire. Il faut dire que Curtius réserve une place de choix à l'auteur de *La Porte étroite* dans son ouvrage sur la littérature française paru en 1919 : avant Rolland, Claudel, Péguy et Suarès (CURTIUS (E.-R.), *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*. Postdam : Kiepenheuer Verlag). Curtius entama, en 1922, une correspondance avec Proust qui lui permettra sans doute d'écrire des pages qui font date dans la critique littéraire en Allemagne. Charles Du Bos fait l'éloge des essais de Curtius sur la culture française (principalement *Die Französische Kultur*, 1929) et acquitte sa dette de gratitude en consacrant à Curtius un chapitre de ses *Approximations*. Paris : Editions R.-A. Corrêa, 1932, p. 107-139. La correspondance inédite d'Aline Mayrisch à Ernst Robert Curtius est conservée à l'Université de Bonn.
- Paul Déroulède (1846-1914), homme politique qui fit la guerre de 1870 et publia des Chants du soldat (1872 et 1875), poésies chauvines et revanchardes



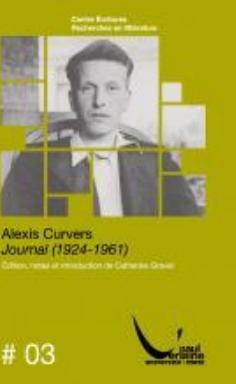
- Vendredi 14 décembre 1945
- Rencontré à Colpach **Ernst-Robert Curtius**, qu'Andrée Viénot amenait **de Bonn**. Nous voyons arriver un vieil homme assez gros, à mâchoire et à lunettes, chauve, qui se dandine curieusement sur un pied blessé (accident d'ailleurs purement domestique) et tout de suite, impérieusement, se met à **geindre sur le sort de l'Allemagne**. Mes dispositions lui étaient d'avance favorables ; j'étais sous l'impression de l'article de Schlumberger (dans *Terre des hommes*) sur la « résistance » des intellectuels allemands non ralliés au nazisme, néanmoins restés dans leur pays. Et Curtius est, me semble-t-il, ce qu'il peut y avoir de mieux dans le genre, vu sa culture et ses relations internationales, sa connaissance de la France, etc. Combien j'ai regretté que Schlumberger ne fût pas là et combien, hélas ! il fallut aussitôt en rabattre. C'est trop peu de dire que **Curtius**, débarquant au Luxembourg et parmi des Belges, r. ne manifesta pas le moindre regret des souffrances infligées à nos pays par le sien : il les ignore ou, les lui rappelle-t-on discrètement, il en écarte jusqu'au souvenir.
- Exemples : « **À Bonn, notre bibliothèque est détruite par les bombardements**. Non pas les livres, mais les bâtiments. C'est un malheur pour la culture. » Afin de lui donner le sentiment que nous sommes tous logés à la même enseigne, et pour ne parler que de ce que je connais personnellement, je réponds : « **À Liège aussi, la bibliothèque a beaucoup souffert, les livres mêmes sont fortement endommagés**. » Je n'ajoute pas que chez nous les dégâts furent causés par les explosions que les Allemands provoquèrent en quittant la ville, sans aucune raison militaire, par méchanceté pure. Réponse : « Mais en Belgique, le pays est si petit ! Vous avez d'autres bibliothèques. – C'est que Louvain aussi est détruit. – Mais Bruxelles est tout près. » Et ainsi de suite.



- Bonn est « à moitié détruit », du moins le centre de la ville, car à nos questions, et d'assez mauvaise grâce, Curtius doit répondre que la banlieue où il habite est intacte. Je précise que Liège n'a pas été plus épargné, que Tilff même et notre propre maison, à 12 kilomètres de la ville, n'ont encore que des fenêtres sans carreaux (je n'explique pas que nos vitres ont été brisées par les bombes volantes). Indifférence absolue.
- Les trains en Allemagne sont si inconfortables qu'on y voyage souvent debout. Je réponds que nous sommes habitués à cela et à bien pis depuis cinq ans, que même nous venons d'arriver à Arlon dans un wagon ouvert à tous les vents (on est allé prendre Curtius en voiture). Aucune importance.
- La conversation vient sur l'avenir de la culture. Curtius la croit définitivement perdue. En le poussant un peu, on s'aperçoit qu'il la considère comme liée au sort de la seule Allemagne. Il redoute par-dessus tout une annexion de la Rhénanie à la France. Loup [Mayrisch], que nulle énormité ne paraît d'ailleurs surprendre (le Luxembourg a été annexé par l'Allemagne), répond qu'il n'y a rien à craindre, que l'âge des annexions est passé. À quoi Curtius : « Mais les Français ont toujours des idées politiques vieilles de trois siècles. » Cela devant l'infirmière française de Loup.



- Pour ne rien dire des Russes, les Américains sont aussi des barbares. Preuve : 60 % d'entre eux ne sont même plus baptisés. Eisenhower est une nullité (Curtius cache mal son orgueil en rappelant que le front américain fut ébranlé il y a un an par l'armée épaisse de von Rundstedt). Les universités, les arts, les musées d'Amérique : zéro. À ce point, je quitte le salon.
- En somme, le seul pays auquel il n'y a rien à redire (et sur lequel en effet nous n'avons pas dit un mot), c'est l'Allemagne. Curtius pérore sans interruption, n'entendant rien, sûr et content de lui, même quand il se contredit. Il trouve la langue de Schlumberger trop classique, fait valoir les droits du français parlé, vivant, changeant. Le lendemain, il condamne celui-ci, ne veut plus qu'une langue correcte et traditionnelle. Boileau, Malherbe sont à rejeter : on a tort de voir en eux des classiques, ils n'offrent aucun intérêt. Racine peut-être, à la rigueur. Mais la vraie littérature française commence au XVIII^e siècle, et la critique à Thibaudet. Je défends Malherbe. « Eh ! bien, pendant la guerre, m'est-il finement répondu, vous n'aviez qu'à relire la Consolation de votre poète préféré ». En ce moment, je préférerais plutôt Déroulède !



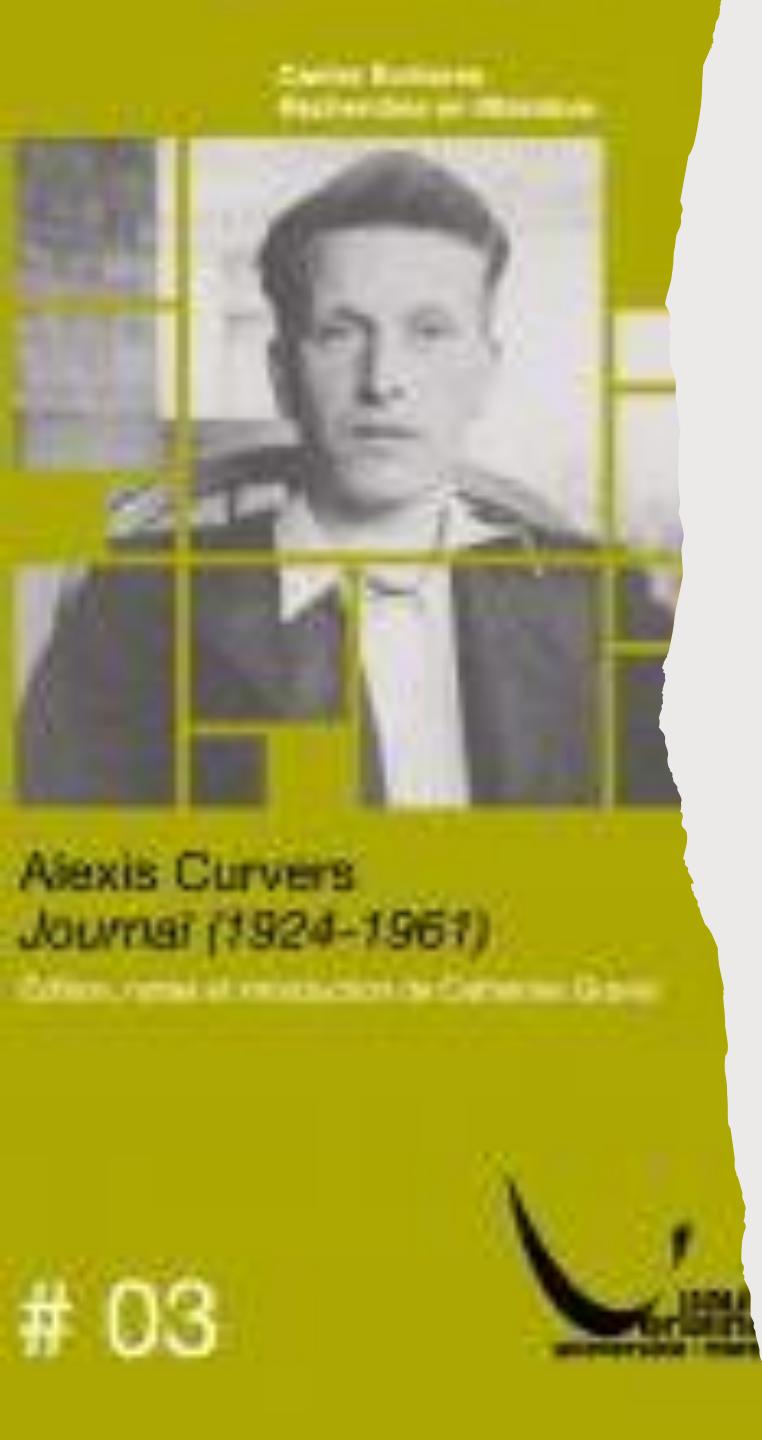
03



- Autre charge à fond, devant Marie muette et résignée, contre les tragédies grecques, « ramassis incroyables de superstitions et d'absurdités » (Curtius les connaît par Voltaire). Je dis que, pendant la guerre, ces œuvres antiques ont été remises à la scène, chez nous et en France, avec un énorme succès. « – Eh ! bien, cela vous aura fait oublier l'occupation allemande. » Homère à peu près seul trouve grâce à ses yeux : Nausicaa est «éternellement jeune », etc.
- En somme, tous les fondements de notre culture sont tranquillement niés par cet âne vaniteux, dont la jobardise de tout un milieu français a fait une autorité. Loup [Mayrisch] nous raconte innocemment que c'est Gide qui, flatté par un de ses articles, l'avait d'abord fait inviter à Colpach (ainsi le vîmes-nous en 40 offrir à d'autres de ses acolytes l'hospitalité de la Messuguière). Après quoi ce fut, pour le herr professor, Paris, Pontigny, l'adulation d'une France qu'au fond il méprise et déteste. Il s'est fait recevoir partout, a très bien connu Valéry, etc. Il n'entend parler de personne qui n'ait été son grand ami ou sa grande amie. Il assure même avoir approché Catherine Pozzi, ce qui me fait l'effet d'un sacrilège.



- Étant donné sa monumentale incomptérence, force est de penser que son seul sésame, le titre qui lui valut et lui vaut encore tant de faveurs est tout simplement sa qualité d'Allemand. Français ou belge, il n'eût pas dépassé le niveau d'un petit cuistre. Nous en connaissons ici, Soreil et d'autres, qui le surpassent de cent coudées et auxquels personne ne fait attention. Curtius ne sait même pas très bien le français. Il nous explique qu'il a compté une faute à ses élèves dans cette phrase : « Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid ? » Et est tout étonné d'apprendre (mais sans comprendre, je crois) qu'il n'y a pas là de faute, vu que la principale n'est pas une vraie négative.
- Il ne m'a été sympathique que quand il a déploré la disparition de l'hôtel Foyot, et quand il a parlé de ses soixante élèves actuels, pour la plupart des soldats démobilisés qui, à près de 30 ans, se remettent à l'étude. J'ai peur en tout cas que les généreux Européens de *Terre des hommes*, de qui je me sentais si près à la veille de cette accablante rencontre, ne se fassent de grandes illusions sur ce qu'on peut véritablement attendre des Allemands, j'entends des moins mauvais.



Alexis Curvers
Journal (1924-1961)

- Vu aussi à Colpach Henri Michaux, très beau parleur lui aussi, mais gentil. Sa grande idée est de supprimer les guerres en organisant des bombardements et des explosions gigantesques qui amusent les foules. Il nous reproche de ne pas prendre cela au sérieux, de méconnaître la fonction de l'art.
- Tels sont les grands hommes.



Conclusion



- Interview de Lola Lafon, *Il n'a jamais été trop tard*. (RTBF, La 1^{ère}, Culture & société, 19/2/2025).
- Cf Diderot, « une conversation n'est ni un assaut de salle d'armes ni un jeu d'échec. »
- Réseaux sociaux: les mots manquent, on se croit obligé d'écrire en majuscules et de vociférer (réflexe), pas de place pour le doute. Ci-gît l'échange qui ne sera pas un affrontement.
- Réseaux sociaux = immense salle peuplée d'êtres qui spéculent sur leur propre valeur. Plus difficile d'être aussi affirmatif et violent quand on a quelqu'un en face de soi. Dans les réseaux sociaux, on est détaché de l'autre. C'est le tombeau de l'intelligence. On ne dit pas « j'aime » dans la vraie vie.
- Conversation = échange. Ce n'est pas un moment où l'on est face à quelqu'un ou chacun donne son opinion. Il faut **envisager de se laisser modifier par les arguments de la personne qu'on a en face de nous**.